

ERIC-EMMANUEL SCHMITT



La musique des mots

Entretien réalisé le 13 octobre 2005 à Paris
par Pierre-Benoist Varoquier

Eric-Emmanuel Schmitt est né à Sainte-Foy-lès-Lyon, dans la banlieue lyonnaise, le 28 mars 1960 dans une famille athée. Passionné pendant son enfance par la musique (il étudie le piano à l'âge de 9 ans), il envisage dans un premier temps de devenir compositeur. Mais ses professeurs l'en dissuadent afin qu'il développe son talent déjà évident pour l'écriture.

Le jeune homme écrit son premier livre à onze ans, sa première pièce à seize, mais ce passionné des aventures d'Arsène Lupin reste mécontent de son travail et préfère remettre ses ambitions d'écrivain à plus tard.

Il entre à l'Ecole Normale Supérieure et obtient son agrégation de philosophie en 1983, soutient sa thèse de doctorat en 1986 puis enseigne pendant quelques années la philosophie, tout d'abord dans un lycée de Cherbourg, puis à l'Université de Chambéry. La passion de l'écriture le rattrape après une expérience mystique survenue dans le désert du Hoggar en 1989 où celui-ci se retrouve, de son propre aveu, "inondé par la foi".

Bien lui en a pris : l'auteur est révélé dès sa première pièce, "La Nuit de Valognes" en 1991. La reconnaissance critique vient avec sa deuxième oeuvre, la pièce "Le Visiteur", un dialogue entre le Freud et peut-être Dieu. Dès lors, le succès ne quittera plus Eric-Emmanuel Schmitt, dont la renommée devient internationale et l'écriture prolifique. Suivent notamment: "Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran", "L'Évangile selon Pilate", "Oscar et la dame rose", "La Part de l'autre". Cette année, en 2005, il ajoute "Ma vie avec Mozart" à cette liste non exhaustive.

Eric-Emmanuel Schmitt, bonjour.

Bonjour.

Bonjour de bon matin, vous pouvez le dire... (sourires)

Oui pour moi 10 heures c'est vraiment très bon matin, je ne suis pas du tout du matin.

C'est une chance que de pouvoir se lever tard...

C'est-à-dire que je me couche tard aussi.

Vous travaillez la nuit ?

Non mais la nuit j'aime aller au théâtre, puis souper après le théâtre. J'aime avoir une vraie demi-journée le soir.

Souper après le théâtre... Vous me faites penser à un joli mot que j'ai appris hier avec Rimbaud : un dîner après minuit, cela s'appelle un « medianoche ». Mais trêve de sémantique, où êtes vous né et où avez passé votre enfance ?

Je suis né à Lyon en 1960 et j'y suis resté jusqu'à l'âge de 20 ans. C'est une ville qui m'a marqué même si j'avais l'impression d'y être étranger. Je me suis toujours senti étranger partout, mais ça ne m'empêche pas d'être perméable, et donc Lyon m'a marqué au sens où j'ai découvert, une fois que je l'ai quittée, que j'étais Lyonnais. J'ai beaucoup de choses du lyonnais : tout d'abord une apparence toujours sereine, tranquille, impénétrable, qui peut cacher les plus grandes folies, les plus grands désordres, et puis également le goût de l'Orient. C'est un lieu où coexistent plusieurs époques de façon naturelle. Moi, j'allais dans un lycée qui avait été construit au 18^{ème} siècle, qui était juste à côté de l'amphithéâtre romain, je descendais ensuite prendre mon train dans le vieux Lyon, dans le quartier de la Renaissance, ensuite j'allais voir ma grand-mère qui vivait dans un quartier haussmannien : ce rapport intime avec le passé et le fait d'être furieusement moderne à chaque époque, ça c'est très lyonnais. Lyon est de son époque, à chaque époque.

Comment est-ce que vous avez rencontré la philosophie ?

Je crois que c'est ce que je cherchais dans la littérature sans savoir que c'était la philosophie. Je n'ai pas cherché la philosophie : j'ai fini par comprendre ce que c'était. Mais j'ai toujours été amoureux des textes qui dégagent du sens, qui analysaient, qui réfléchissaient. Je me souviens que petit, et ça m'étonne avec le recul, mon livre préféré c'était "Alice au Pays des Merveilles" de Lewis Carroll, que je lisais et relisais sans cesse ; mes parents ne comprenaient pas pourquoi. Ensuite, j'ai évidemment passé des heures avec "Le Petit Prince" de Saint-Exupéry, et puis à l'adolescence bien sûr, j'ai eu des grandes lectures qui m'enthousiasmaient comme Pascal.

Ce n'est pas évident d'appréhender Pascal à l'adolescence...

Mais si, pourquoi ? Avec le recul on a parfois l'impression de comprendre seulement maintenant, mais l'on comprenait déjà quelque chose, peut-être pas tout, ou peut-être mieux...

Il vaut mieux certainement commencer tôt d'ailleurs...

Je lisais Pascal, Alain, Nietzsche, avant même ma classe de terminale, avec passion. C'est en terminale qu'on est venu m'expliquer ce qu'était la philosophie et j'ai eu beaucoup de mal à comprendre. Ensuite, j'ai fait des études de philo parce que j'en avais besoin, pour me construire comme homme. On m'a dit qu'on pouvait en faire un métier, je me suis dit tant mieux, mais c'était d'abord pour moi. Cela me paraissait essentiel de se situer dans la vie pour être libre. Il y a plusieurs raisons qui m'ont fait étudier la philosophie. Tout d'abord, la philosophie était vraiment pour moi un chemin vers la liberté. Ensuite, je ne voulais pas être influençable, ni être impressionné par certains auteurs ou par certains livres. Je ne voulais pas qu'un livre me soit fermé. Que ce soit Kant, Marx, Hegel, je voulais pouvoir tout lire. Donc j'ai voulu briser les difficultés pour gagner mon autonomie intellectuelle. Et la troisième raison c'est la lutte contre les émotions, car je suis facilement brisé par elles ; je ne serais pas auteur de théâtre ni romancier sans ça. Il me semblait que j'allais pouvoir me donner une colonne vertébrale, voire une armure,

contre les émotions qui pouvaient me détruire puisque j'ai une espèce d'hypersensibilité ; et effectivement ça ne m'a pas fait perdre mon hypersensibilité, mais ça m'a permis de tenir debout.

Dans votre enfance, à quoi rêviez-vous pour plus tard ? Comment vous imaginiez-vous adulte ?

Je suis né comme tous les enfants entre plusieurs désirs. J'avais évidemment envie d'être roi. Il me semblait cela m'irait très bien, car de fait j'étais un enfant-roi. Quelle déception quand j'ai découvert que mes parents n'étaient pas de sang royal. Et j'aimais aussi beaucoup Walt Disney. Souvent on me demandait qu'est-ce que tu veux faire, je disais « Walt Disney ». C'était pour moi l'artiste suprême quand j'étais petit. Cela voulait dire avoir un parc de loisirs ou faire rêver les gens, raconter des histoires, émouvoir.

Avez-vous l'impression d'y être arrivé ?

Non.

Moi je dirais que oui.

C'est gentil. Je pense que je suis arrivé à raconter des histoires et, effectivement, à emmener les gens dans mes histoires en procurant, j'espère, une certaine dose de plaisirs. Mais cela dit je rêve toujours de Disney. Et puis je voulais également être compositeur ou archéologue. Je voulais faire des choses très créatives. J'étais un gamin épouvantable : si on m'emmenait dans un musée, il fallait absolument m'acheter les boîtes de peinture à huile en sortant du musée. Dès que je voyais quelque chose qui me plaisait, je voulais savoir le faire, ou trouver le moyen de m'exprimer à travers ce médium, voir si dans ce médium je pourrais être moi. C'est un trait de caractère fatigant. Enfin maintenant ça va mieux... (*sourires*)

Dramaturge, écrivain, romancier, philosophe, mélomane... Quel terme vous convient le mieux ?

Ecrivain.

Parce que c'est le plus large ?

Oui. C'est plus large et en même temps ce n'est pas forcément le plus juste. Ce que je veux dire par là, c'est que j'ai l'habitude de me penser comme un écrivain oral : le but de mon écriture est d'être prononcé, mon écriture rejoint la parole. Sans doute à cause d'une ambition de musicien déçue. Les acteurs qui jouent mes pièces me disent même que dès qu'ils changent un mot, ils se rendent compte du fait que la phrase boite, comme une partition amputée d'une note. Et puis il y a une musique que je ne contrôle pas mais que j'entends, dans mon bureau, qui s'appelle « L'Écouteur » et non pas « Le Gueuloir » comme Flaubert. Je monte dans mon bureau, c'est une pièce très claire sous les toits, comme un atelier d'artiste. Il donne sur le ciel, c'est la meilleure page blanche que je connaisse. J'y vais pour entendre mes personnages, et quand je les entends, quand ils parlent juste, quand les mots sont bien pesés et pas pesants, alors j'écris.

J'ai l'impression, en ayant lu quelques autres entretiens, que vous êtes à la fois content de votre héritage de normalien et qu'en même temps vous le reniez un peu. Ce que vous rejetez, est-ce l'élitisme intellectuel qui consiste à lire ce que les autres ne lisent pas, à ne surtout pas faire de l'intello populaire, ce qu'on a pu éventuellement vous reprocher par la suite ?

De toute façon, on met toujours des étiquettes sur les gens. On peut couvrir une valise entière pour les Indes avec les étiquettes qu'on m'a déjà mises. C'est très juste que mon rapport à Normal Sup est ambigu ; ça, c'est bien vu. C'est une école que j'ai ardemment désirée et j'ai beaucoup travaillé pour y entrer. Ma grande dette par rapport à cette école, c'est qu'on y est libre. On nous demande juste de réussir, mais dans n'importe quoi. Faites ce que vous voulez, mais réussissez ! Et encore, la pression n'est pas très forte...

Soyez le meilleur dans ce que vous voulez...

Voilà. Ca j'ai beaucoup aimé. J'ai habité très peu de temps à l'Ecole Normale Supérieure parce que j'aime l'indépendance et très vite j'ai pris un appartement. Je faisais mes études et en même temps j'étais payé pour les faire, donc j'allais au théâtre, au cinéma : c'était une très grande chance. Je faisais ce que je voulais d'ailleurs. Je suis rentré par la voie des lettres classiques et, tout de suite après, j'ai choisi la philosophie parce que j'y faisais exactement ce que je voulais.

Vous avez encore des rapports avec cette école aujourd'hui ?

Non. Je n'y suis pas retourné depuis des années. J'aimerais bien d'ailleurs, ça me ferait plaisir.

Vous devriez sans doute...

Ah oui j'adorerais y retourner. L'émulation intellectuelle était fantastique et j'ai rencontré des gens remarquables. Cela m'a doté d'un capital de confiance. Et en même temps, après, j'ai passé plusieurs années à me guérir d'être normalien. Je voulais garder les qualités, pas les défauts. La qualité c'est la solidité de la culture, l'espèce de vivacité libre qu'on peut y acquérir, parce qu'au fond on n'a pas de compte à rendre, et l'aspect polyculturel qui peut se développer parce qu'on rencontre des gens qui font toutes sortes de choses. Et le mauvais aspect du normalien, c'est que quand il prend la plume, il est un lettré et pas un écrivain. J'ai fait en sorte que le lettré disparaisse, mais il est dessous, on le voit, on le devine. Je ne veux pas défendre des tournures arrogantes de la culture et du savoir, ni affirmer une appartenance à une élite, mais au contraire parler une langue qui est accessible à tout le monde. Comme disait Antoine Vitez : élitaire pour tous.

Donc, en somme, vous ne vouliez pas être un pur produit de l'Ecole Normale Supérieure ?

Je savais qu'il fallait que je continue à prendre mes distances. Pendant tout un temps, j'ai carrément fait comme si j'avais honte. J'ai même caché l'agrégation, le doctorat et Normale sup, afin de « tutoyer » le public.

Alors justement, j'espère qu'une telle comparaison ne vous froissera pas, mais acceptez-vous d'appartenir à la génération des André Comte-Sponville et Michel Onfray qui essaient d'hisser le lecteur moyen à la philosophie ?

Moi je me sens très proche d'eux, surtout de Comte-Sponville, puisque j'approuve beaucoup moins Onfray sur le contenu. Je me sens proche de ce qu'ils font : parler de philosophie dans un langage clair et intelligible qui soit le langage que tout le monde puisse comprendre. Moi, j'ai encore un autre projet, c'est faire de la philosophie dans des formes non philosophiques. Ou pas reconnues comme telle. Ca c'est mon aspect homme 18^{ème} siècle, que je ne cache pas. C'est ce que j'aime chez Diderot, chez Voltaire : choisir la forme de la lettre, du conte, du commentaire, du dialogue, du théâtre, du roman pour aborder les termes philosophiques. Je crois en effet que toute la journée, nous nous posons des questions philosophiques et le questionnement philosophique est peut être encore plus à sa place dans le roman et le théâtre que dans un essai formel...

Pourquoi vivez-vous à Bruxelles ? Est-ce que vous y appréciez la tranquillité de cette ville, l'aspect moins oppressant que Paris peut être ?

J'ai été un amoureux de Paris, peut être le suis-je toujours, mais cette ville ne m'a jamais permis d'écrire. J'ai toujours dû m'enfuir de Paris pour écrire parce que sans doute la ville me retire trop : quand je suis à Paris, mon temps appartient à Paris, pas à moi. Et l'écriture est une chose qu'il faut préserver. Donc j'ai toujours eu des maisons de campagne, en dehors de Paris où j'allais écrire. Et puis la pression du succès m'a rendu la vie à Paris encore plus difficile, enfin moi je l'ai vécu comme ça. C'est-à-dire je ne suis pas du tout un mondain et je ne veux pas être condamné à mener une vie sociale que je déteste. Auteur joué dans le monde entier ça vous donne une série d'obligations que je déteste. Alors, j'ai pris mes distances.

Et pourquoi Bruxelles. C'est une ville que vous connaissiez ?

Peut-être parce que c'est une ville qui ressemble un peu à Lyon. D'ailleurs, j'aurais pu aller à Lyon, je me suis sincèrement posé la question, mais « retourner » jamais, déjà dans les termes c'est impossible. Bruxelles est une ville équivalente, mais à mon avis, plus moderne. J'ai vraiment l'impression d'habiter dans ce que sera le monde demain, une ville complètement cosmopolite où l'on parle toutes les langues, où toute la presse est disponible dans le petit magasin de journaux du coin de la rue, où les librairies présentent les livres dans plusieurs langues. C'est ce que va devenir notre monde : multipluraliste, multilinguiste, multiethnique et multireligieux. Je me sens beaucoup plus à l'aise dans un monde comme ça...

Est-ce que vous diriez que la musique a sauvé votre vie ?

Ça peut paraître un peu ridicule et excessif mais oui, absolument. Oui à cause d'une espèce d'infirmité que j'ai, qui fait que je suis très solitaire, même si je suis bavard et que je m'intéresse aux gens. J'aime parler avec les gens, mais j'aime surtout beaucoup les écouter. Mes amis n'ont jamais été mes confidents. Je n'ai jamais eu de confident ou de confidente. Je n'ai jamais eu envie de charger qui que ce soit du poids de mes sentiments (« *de mes cent kilos* » me dit-il d'abord en souriant, ndlr). Donc bien sûr comme tout homme solitaire, les arts jouent un grand rôle dans ma vie car la consolation, la parole qui dit « je sais ce que c'est », elle me vient des arts.

Vous parliez de votre extra-sensibilité, et quelque part je comprends très bien ce que vous dites. Mais l'art peut être un refuge...

Je ne pense pas un refuge, c'est quelque chose de négatif, refuge....

Mais je l'employais dans ce sens là. L'art a aussi évidemment tout l'aspect bénéfique que vous connaissez, mais j'ai eu l'impression à une époque qu'en me cachant dans les livres, dans les films, dans les pièces de théâtre, dans la musique, qu'à trop réfléchir, j'en oubliais de vivre... Vous avez déjà eu ce sentiment ?

Je pense que je l'aurai toute ma vie. Mais je vis. C'est peut être la formulation qui nous coince. On peut formuler ça autrement : malgré tout, un des plaisirs les plus grands de ma vie, outre l'amour, l'amitié et parfois une certaine forme de vie sociale chaleureuse et sans conséquence, consiste à écrire, à travailler, à réfléchir, à songer, à analyser, à lire, à me lancer dans l'analyse exhaustive d'un sujet.

Et puis, pour comparer les choses comme elles sont, vous gagnez votre vie ainsi, et j'espère très bien pour vous, tandis que moi ce n'est rien d'autre qu'un plaisir personnel.

Oui, vous êtes un peu jeune... (*sourires*)

Certes...

A votre âge, je ne pensais d'ailleurs pas que l'on pouvait gagner sa vie en écrivant.

Et aujourd'hui, vous êtes l'un des auteurs français contemporains le plus lu. Vous êtes le seul Français de la liste du « Publishing Trends ». C'est plutôt flatteur. Ca doit vous faire plaisir quand même ?

Ah oui bien sûr, c'est un accomplissement, mais ce n'est pas ça le but de ma vie. Je n'écris pas des best-sellers, j'écris des livres, et il se trouve qu'ils deviennent parfois des best-sellers, mais ça n'intervient pas dans le processus de composition. J'allais dire de fabrication. D'ailleurs je n'aurais pas écrit un bouquin aussi fou sur Mozart, si je ne pensais qu'à mon statut de vendeur de livre. Mais c'est peut être pour ça qu'encore une fois ça va marcher ; ça a toujours été comme ça dans ma vie. Un livre sur Hitler par exemple ("*La Part de l'autre*"), c'est quand même rébarbatif. Moi j'arrive avec un livre l'Evangile selon Pilate (*éponyme*), personne ne fait ça, moi ça ne me pose pas de problème. Ou l'un de mes premiers succès avec Sigmund Freud qui rencontre peut être Dieu ("*Le Visiteur*"). Les éditeurs m'interdisaient de donner le sujet aux journalistes : « surtout tu ne dis pas ce que ça raconte, ça va faire fuir toute le monde »... Je suis très habitué au fond à

prendre les choses à rebrousse poil, mais sans m'en rendre compte, ce n'est pas intentionnel. Je ne travaille pas dans la provocation comme certains.

C'est une très bonne idée d'avoir mis un CD pour accompagner le livre et des correspondances entre vos lettres et la musique. Chaque interprétation est excellente...

Ca a été un plaisir de faire ça. J'avais un ami qui venait à la maison tous les jours et je lui ai demandé de me passer tout à l'aveugle pour perdre mes préjugés, enfin une occasion, parce que j'avais forcément des tas de versions avec mes préférences mais je voulais tout remettre à plat. Les choix se sont imposés spontanément...

Vous voyagez beaucoup pour assister à de beaux opéras, entre Paris, New-York, Londres ?

Je profite souvent de mes voyages, qui malheureusement sont de plus en plus à but professionnel, la sortie d'un livre ou une pièce jouée dans un théâtre, pour y aller. A Zurich, à Berlin. J'appelle à l'avance : « si vous voulez que je vienne vous devez me trouver une place pour... ». Je fais chier... *(rires)*

Vous avez raison, il faut en profiter.

Et c'est souvent les plus beaux moments de mes voyages. Je me souviens de "Fidelio" à Zurich, je suis sorti en pleurant, je ne connaissais pas cet opéra, je ne l'avais jamais entendu.

Qu'est-ce que vous pensez de cette phrase d'un éminent chef d'orchestre dont le nom m'échappe : « Bach, c'est Dieu qui parle à l'Homme ; Beethoven, c'est l'Homme qui parle à l'Homme et Mozart, c'est l'Homme qui parle à Dieu » ?

C'est assez joli et c'est notamment vrai pour Mozart, comme toutes les amplifications indiscutables, et le chant de la créature, oui, chez Mozart, c'est très fort, dans l'opéra ou dans la musique religieuse. Mais comme je le dis dans le livre, il y a des moments où tout d'un coup, il a le point de vue de Dieu, il a l'œil de Dieu.

Justement, est-ce qu'on écrit à Mozart comme on parle à Dieu ?

Non, beaucoup de gens ont cette impression, c'est sans doute à cause d'Oscar (*"Oscar et la dame rose" sont les lettres adressées à Dieu par un enfant de dix ans*) et cette espèce de familiarité dingue que je peux entretenir avec X ou Y, que ce soit Dieu ou Mozart. Non Mozart, au contraire, c'est le plus humain des humains. Mozart rend tout proche, en même temps le Dom Juan dévoreur et la victime dévorée, il ne juge pas, il a ce don de sympathie universelle. Pour moi c'est la voix la plus humaine que je connaisse, sauf quelques rares exceptions. Mais par contre je lui donne ici un rôle inhabituel, celui d'un guide spirituel. C'est très éloigné de l'image de Mozart colportée par exemple dans le film de Milos Forman qui en fait une espèce de grand gamin ricanant, un peu obscène et qui par hasard a du génie. Alors ça, c'est la plus grande bêtise que j'ai jamais entendue : une vie plus studieuse, plus laborieuse que celle de Mozart, ça n'existe pas...

Vous disiez à la radio belge à juste titre qu'il a été considéré génie avant même que de l'être vraiment. Ses plus belles œuvres sont les plus tardives mais pas les plus appréciées à l'époque...

Oui, cette gloire enfant et cette absence de reconnaissance adulte, c'est terrible parce que dans son enfance il a effectivement du talent, de la virtuosité, il est en avance ; par contre ce qu'il fait en soit n'est pas exceptionnel.

Il copie les adultes....

Oui exactement, c'est surtout qu'il le fasse à cet âge qui est surprenant, y compris dans ses compositions et puis tout d'un coup l'inspiration arrive, et il est la preuve qu'on peut survivre à une enfance prodigue et surtout que le talent n'empêche pas le génie.

Ca va même plutôt pas mal ensemble...

Oui je pense. (*sourires*)

Le 25 octobre 2005 prochain, vous allez lire vos lettres sur la scène du Palais des Beaux Arts à Bruxelles. Etes-vous excité à l'avance par cette expérience de comédien d'un soir allié à la musique de votre ami ?

Ah oui je suis très excité, j'ai eu beaucoup de mal à dormir cette nuit à cause de ça. C'est une magnifique salle de 2500 places, il y aura l'orchestre derrière, les solistes, le pianiste, le clarinetiste, les chanteurs, et moi je vais être à la proue de tout ça, en train de parler à Mozart. J'ai dû apprendre par cœur une partie des lettres, ce qui fait qu'en interview je peux me citer comme jamais. Mais c'est très facile à apprendre en plus...

Surtout quant on l'a écrit, non ?

Oui évidemment. Ca va être une soirée unique pour moi, j'ai beaucoup de trac, c'est-à-dire beaucoup d'impatience parce que le trac c'est surtout l'impatience...

Est-ce que vous pensez que vous ferez tourner le spectacle dans d'autres villes ?

Ecoutez, si je me sens heureux à le faire, si je le fais bien, si les gens sont contents, pourquoi ne pas le refaire, mais pour l'instant je ne le prévois pas. J'aime beaucoup lire ou réciter mes textes, c'est quelque chose que j'ai appris en Allemagne où les auteurs lisent leurs textes. J'ai un grand succès en Allemagne, je fais des tournées et j'ai appris à lire.

Vous parlez allemand ?

Oui, mais je lis en français. Je lis en français et j'ai un auteur allemand qui lit en allemand, on alterne.

Pour revenir à un thème récurrent chez vous, qu'est-ce que Diderot représente pour vous ? Vous l'avez mentionné tout à l'heure rapidement...

Mon paradoxe c'est que je suis entre Diderot et Pascal : Diderot pour la liberté, pour le mélange des genres, je dirais presque le mauvais goût élégant, c'est-à-dire mêler le sublime et le grotesque. J'aime cet anti-académisme et le fait évidemment de faire de la philosophie sous des formes qui ne relèvent ni de l'essai ni de l'estrade. Et puis Pascal, davantage pour le fond. Et Diderot aussi d'ailleurs pour le fait d'affirmer quelque chose en disant « mais je n'en suis pas sûr ». Diderot était matérialiste et disait « mais je n'en suis pas sûr ». Moi, je suis spiritualiste et j'ajoute « mais je n'en suis pas sûr » : je suis sûr de l'être mais je ne suis pas sûr d'avoir raison.

L'humilité de ses hypothèses, c'est peut-être la base de l'intelligence, non ?

Oui et du dialogue aussi.

Il y a des accents sartriens dans votre obsession de la liberté, dans vos réflexions sur l'homme libre en général, vous acceptez cet héritage ?

Complètement, Sartre est l'un des auteurs qui m'a le plus influencé et dont je me suis à l'arrivée le plus éloigné, mais c'est ça une influence. C'est ce avec quoi on prend ses distances mais en même temps ce qui nous forme. J'ai failli le rencontrer d'ailleurs puis c'est moi qui n'ai pas voulu au dernier moment car j'avais trop peur. Mon prof de philo m'a dit : « viens je t'emmène rencontrer Sartre » et puis je me suis dit « mais pourquoi il va perdre son temps avec moi ? » et puis voilà, mais ce n'est pas grave.

Il existe le documentaire "Sartre par lui-même" pour vous consoler ...

Oui. En plus je pense que littéralement je n'avais pas envie de le rencontrer, parce que ce n'est pas là que ça se jouait. A mes yeux, soit il s'agissait d'une rencontre rapide, anodine, inutile, soit nous avions le temps de bâtir une amitié et mais c'est très long et on est jamais sûr de réussir. Il n'y avait que cette alternative et pas une troisième proposition équivalente d'un juste milieu entre les deux autres. Donc j'ai préféré ne pas y aller. En tous cas, l'existentialisme et l'obsession de la

liberté, qui est devenu plus une problématique chez moi qu'une obsession, sont omniprésentes quand j'écris.

Dans chacun de vos livres vous donnez l'impression de vous fondre dans votre personnage principal, de l'habiter dans l'écriture. Est-ce le cas ?

C'est lui qui m'habite même. Oui complètement. Si le personnage boite, je boite. Et donc si le personnage est lumineux, je suis lumineux. Si le personnage est sombre, je suis sombre. Parce que l'autre je le trouve à l'intérieur de moi et pas ailleurs.

Il y a la part de chacun de ces personnages en vous.

Bien sûr, et c'est ça qui est intéressant, mais c'est ça qui est déstabilisant aussi. On peut parfois être dérangé par la proximité d'un personnage.

C'est l'impression que peut donner un livre comme "La Mort est mon métier" de Robert Merle...

J'ai beaucoup aimé ce livre.

Est-ce que vous ne seriez pas un peu comédien ? Vous avez une belle voix douce et surtout la conscience que l'échantillon de toutes les personnalités du monde réside d'abord en vous...

Pour moi ce n'est pas une insulte. Ne pas être comédien, c'est une insulte. Mais comédien je n'ai jamais voulu l'être, très sincèrement, pour une mauvaise raison : j'ai des problèmes pour l'incarnation. De manière générale j'ai un problème avec l'incarnation, j'en parle tellement dans mes livres. Rejoindre ce corps, me dire c'est bien moi ce corps, j'ai beaucoup de mal. Aujourd'hui, ça va mieux. C'est peut être pour ça que maintenant je peux monter sur scène aux Beaux Arts et assumer et raconter mes histoires...

Est-ce que vous croyez en Dieu ou est-ce que vous croyez en l'Homme ? C'est peut être la même chose au fond.

Je crois en Dieu et je veux croire en l'Homme. Ça n'a pas toujours été le cas chez moi, puisque j'ai vraiment eu une enfance athée et une jeunesse agnostique, mais un passage par le désert du Sahara a changé ma vie et j'y ai trouvé la foi. Mon encrage est mystique. J'en suis moi-même très déconcerté parce que je déteste ce genre de discours : je détestais avant les gens qui racontaient ce que moi maintenant je suis obligé de raconter. C'est le privilège des grandes expériences : elles vous changent et vous obligent à tenir un discours qui n'était pas en cohérence ou en résonance avec ce que vous pensiez auparavant. Oui, je crois en Dieu, mais si vous me demandez s'il existe, je vous répondrai « je ne sais pas », je vous répondrai « oui je crois ». Je ne tiens pas cette croyance pour un savoir.

Le doute fait partie intégrante de la foi.

La foi a des inspirations et des expirations. Par contre, je veux croire en l'Homme. Pour moi, l'humanité est une cible, quelque chose d'inventé. Ça je suis sûr que c'est une fiction...

Voilà enfin une certitude...

L'Homme a fait l'Homme à son image.

Est-ce qu'il a fait Dieu à son image, c'est peut être toute la question ?

Je pense réellement que la vraie fiction c'est l'humanité et cette fiction, je veux y croire. Pour moi l'humanité est une cible, quelque chose que je veux définir, atteindre, faire exister ; et parfois Dieu peut faire partie de cet idéal d'humanité. Je dis toujours à mes amis athées que si Dieu ce n'est que le meilleur de ce que l'Homme a inventé pour l'Homme, alors on a tout intérêt à y croire. Même si ça n'est pas vrai : c'est mon aspect pascalien.

Pour terminer, est-ce que vous reconnaissez votre Monsieur Ibrahim et ses fleurs du Coran dans l'adaptation au cinéma de François Dupeyron ?

Oui. Autant "Le Libertin" (*Gabriel Aghion*) était une trahison, autant "Monsieur Ibrahim" est non seulement fidèle, ce qui n'est pas une qualité en soi, mais réussi. Et Omar Charif y est vraiment fantastique. Moi-même, quand je pense à Monsieur Ibrahim, j'ai désormais le sourire d'Omar, la voix un peu sèche, un peu froissée. J'étais très content de ce film, mais il fut l'objet d'un choix, c'est-à-dire que plusieurs producteurs et réalisateurs voulaient adapter cette histoire et moi, cette fois-ci, j'ai pris mes précautions et j'ai vraiment choisi.

France : "Ma Vie avec Mozart", Albin Michel

US : "Monsieur Ibrahim and the Flowers of the Koran" et "Oscar and the Lady in Pink", Other Press (NY), traduit par Marjolijn De Jager